

CRISTINA CASSAR SCALIA

FALAISE NOIRE

Une enquête de la commissaire
Vanina Guarrasi



L'Archipel
suspense

DE LA MÊME AUTRICE

Sable noir, L'Archipel, 2024 ; Points, 2025.

CRISTINA CASSAR SCALIA

FALAISE NOIRE

*traduit de l'italien
par Nathalie Bouyssès*

l'Archipel

*À ma mère,
qui m'a appris à aimer les livres.*

Ce roman, présenté à l'éditeur
par l'agence Grandi & Associati,
Milan, a été publié sous le titre
La logica della lampara
par Einaudi, Turin, en 2019.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : infos@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5121-2

© Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2019.

© L'Archipel, 2025, pour la traduction française.

*Partir à la chasse aux souvenirs n'est
jamais une bonne affaire...
On ne peut plus capturer les bons ni tuer
les mauvais.*

Giorgio Faletti, *Io sono Dio*

1

Le vieux lamparo qui pendouillait au bout de son crochet s'était enfin décidé à fonctionner, illuminant un mètre carré de mer.

Sante Tammaro était allongé à la poupe du bateau, dans une position instable. Tête baissée, le nez plongé dans le seau à fond de verre, il scrutait les profondeurs et se retournait de temps à autre pour s'assurer que les harpons et le filet se trouvaient à sa portée.

Manfredi Monterreale lorgnait d'un air narquois l'attirail de pêche qui gisait, inutilisé, sur le pont du *gozzo*. Les mains sur les rames, il fredonnait une chanson de Fabrizio De André qui parlait d'un pêcheur.

— Vas-tu en finir avec cette litanie? Tu effraies les poissons et ils se barrent! tempêta Sante, en se redressant d'un coup.

La barque tangua dangereusement.

Manfredi lâcha les rames.

— Ah, c'est pour ça qu'en deux heures de temps tu n'as pas pris la moindre sardine! ironisa-t-il en attrapant le thermos qu'il avait glissé sous son siège et que le remous avait fait rouler.

Sante fit un geste de la main pour signifier que la remarque ne méritait pas de réponse.

— Tiens, va, reprit Manfredi en lui tendant un gobelet qu'il venait de remplir, bois un peu de café, ça te réchauffera. Cette humidité est à couper au couteau. Tu trouves ça juste

qu'au lieu d'être chez moi, au fond de mon lit, où il serait naturel que je sois à l'heure qu'il est, je doive contempler mon appartement à distance, en me les gelant depuis des lustres sur ce siège? Tout ça pour le bon plaisir de monsieur. Et il ne m'est même pas permis de chanter du De André!

Après avoir démonté et remonté le lamparo – une relique que Sante avait dénichée après de longues recherches et qui fonctionnait une fois sur deux –, ils avaient navigué le long de la côte pendant un certain temps. Et après un dernier coup de rame, *pour éviter que les poissons ne se carapotent*, ils s'étaient laissé dériver pour aller se poster devant la falaise noire, où se dressait l'appartement de Manfredi.

— Toubib, tu n'y entends rien, rétorqua Tammaro, la pêche au lamparo se pratique avec lenteur, sans avoir l'œil braqué sur la montre. C'est une sorte de philosophie.

Le médecin l'observa d'un air dubitatif. Et but lui aussi une gorgée de café.

— Ça, c'est sûr! Une certaine *philosophie* de la pêche, railla-t-il en secouant la tête.

La façon dont ils étaient devenus amis restait pour eux un mystère. Manfredi Monterreale, pédiatre de profession, était palermitain mais vivait à Catane depuis sept ans. À Aci Castello, plus précisément, au deuxième étage d'un petit immeuble qui surplombait ces rochers noirs, entre le château normand et Aci Trezza, et face auxquels ballottait pour l'heure la barque de son ami. Quant à Tammaro, il était journaliste. Catanais jusqu'au bout des ongles, avec un sérieux penchant pour l'investigation. L'investigation pure et dure. Sans demi-teinte.

Manfredi observa sa loggia : vue d'ici, elle paraissait plus petite. Quelques plantes étaient à remplacer et la persienne serait à repeindre. Quand il en aurait le temps... Il avait néanmoins son charme, cet appartement.

Il se pencha sous le banc où il était assis et remisa le thermos dans son sac à dos.

— Une voiture est stationnée en bas de chez toi, lui annonça Sante.

Manfredi leva la tête. Le portail de sa résidence était le dernier sur la route juste avant la falaise, débarrassée, en cette saison, des infrastructures balnéaires.

— Ah, oui. Sans doute un couple en quête d'intimité. Les soirs d'hiver, c'est un vrai festival, ici.

— Et je ne te raconte pas l'été, alléguait le journaliste. Mais... poursuivit-il en plissant les yeux, ça ne m'a pas l'air d'un couple d'amoureux.

— Alors c'est probablement un rêveur solitaire que la nuit inspire. Ne commence pas à te faire des films, je t'assure qu'il n'y a pas de quoi.

Mais Sante en était déjà à la moitié de son scénario et trifouillait dans son sac en toile, à la recherche de ses jumelles. Il les porta à ses yeux.

— D'abord, ils sont deux. Et ce sont des hommes.

— Ça ne prouve rien, répliqua le médecin.

— Ce sont peut-être des voleurs qui ont des vues sur ton appart, tandis que toi, tu es là, tranquille comme Baptiste, à minimiser la situation.

Manfredi se contenta d'un soupir résigné en guise de réponse, lui ôta les jumelles des mains et les pointa sur la voiture.

Un homme descendit du siège passager et ouvrit le coffre. Il en sortit une grosse valise et se mit à la traîner en direction de la falaise. Le conducteur se pencha par la vitre, puis se replia dans l'habitacle.

— Sante, je ne crois pas qu'ils s'intéressent à mon appartement. Mais ce qui est sûr, c'est que leur manège n'est pas net.

Le journaliste reprit les jumelles et se concentra sur l'homme en mouvement, qui avança sur les rochers avant de disparaître derrière le mur qui fermait la route. Il le vit

rapidement revenir sur ses pas, les mains libres, et remonter dans la voiture, qui démarra en trombe.

— Je te fiche mon billet que cette valise contient un truc dangereux. Voire illégal, commenta Sante, galvanisé.

Il gagna la poupe et commença à remiser filets et harpons dans un casier. Il remonta ensuite le seau et éteignit le lamparo. Puis il rangea les rames.

— On y va, lança-t-il, abaissant le moteur avant de démarrer.

— On va où? l'interrogea Manfredi, stupéfait par la rapidité avec laquelle il avait abandonné les poissons à leur sort.

Trois minutes à peine pour démanteler tout ce bazar qui leur avait demandé des heures de préparation et une sacrée dose de patience.

— Chez toi, répliqua le journaliste. Je veux voir où il a balancé la valise.

2

La commissaire Vanina Guarrasi froissa la poche en papier maculée de crème au chocolat dont le contenu venait de la réconcilier avec l'existence. Elle se balançait sur son fauteuil, retournant le sachet entre ses mains en fixant l'horloge accrochée au mur de son bureau, qui marquait huit heures trente. Cinq minutes s'étaient écoulées depuis son dernier coup d'œil. Elle but la dernière gorgée de cappuccino au fond du gobelet en polystyrène, y glissa le sachet de sucre vide et le referma avec le couvercle.

Elle s'était réveillée tôt, l'esprit confus. Étant donné l'heure, comme toujours improbable, à laquelle elle avait fini par trouver le sommeil, elle n'avait dormi que trois heures à tout casser. Pile ce matin-là, qui représentait l'un des rares intermèdes entre le classement d'un meurtre et la survenue du suivant. Une occasion en or pour s'adonner à ces petits plaisirs auxquels elle était forcée de renoncer les jours de pleine activité. Une opportunité qui aurait pu se révéler bénéfique si elle n'avait produit l'effet inverse à celui recherché.

Vanina le savait : zéro boulot équivalait à zéro réflexion. Et zéro réflexion signifiait que d'autres réflexions prendraient le dessus. De sombres réflexions. Si sombres qu'elles lui feraient regretter la plus fastidieuse des pistes à creuser.

Elle lança le sachet en direction de la corbeille, mais visa trop haut et l'expédia à l'extérieur, à travers la baie ouverte.

— Mince! jura-t-elle, en se levant brusquement pour se précipiter vers le balcon.

Elle se pencha avec précaution, sortit une Gauloise et l'alluma nonchalamment, tout en scrutant la rue.

La via Ventimiglia, comme toutes les rues qui traversent Catane, du centre-ville jusqu'aux arches de la Marina, était à cette heure en plein chaos. Une file de véhicules assailait à coups de klaxon l'intersection avec la via Emanuele, bloquée par trois voitures et deux autobus.

Après s'être baissé sur le trottoir pour ramasser ce qui venait de lui tomber dessus, le capitaine Carmelo Spanò releva la tête en direction des fenêtres qui lui faisaient face. Il inspecta le bâtiment de gauche à droite et son regard s'arrêta sur le balcon de la commissaire Guarrasi. Il lui sourit et la salua d'un signe de la main, tandis qu'il enserrait de l'autre une boulette de papier.

— Bonjour, chef! lui lança-t-il, avant de franchir l'entrée du commissariat.

Cinq minutes plus tard, Vanina l'entendit toquer à sa porte.

— Ces mômes! Franchement, vous trouvez ça normal qu'un type qui marche tranquillement sur le trottoir se reçoive une boulette de papier sur la figure? Je n'ai même pas eu le temps de voir d'où elle venait, pesta le capitaine, qui vint la rejoindre sur le balcon.

Vanina sourit intérieurement, sans faire de commentaire. Elle lui offrit une cigarette. Par chance, les sachets en papier du bar en bas de chez elle, à Santo Stefano, étaient vierges de toute inscription. Spanò aurait eu du mal à croire qu'un *môme* du quartier ait parcouru treize kilomètres – et demi – pour s'offrir des viennoiseries dans un village situé au pied de l'Etna.

— C'est d'un calme, aujourd'hui... constata le capitaine.

Le silence régnait également dans le couloir. Les deux tiers du commissariat se trouvaient à l'extérieur pour assister à la conférence de presse de Tito Macchia, le directeur de la police judiciaire. Il était question de l'opération anti-racket

menée la veille, et qui s'était soldée par une trentaine d'arrestations, dont quatre de premier ordre.

Quant aux membres de la brigade criminelle, ils étaient réunis dans le bureau d'à côté, comme chaque matin, et discutaient en attendant que la commissaire Guarrasi fasse son apparition avec son retard chronique d'une demi-heure. La trouver déjà installée à son bureau lorsqu'ils étaient arrivés ce matin les avait déroutés.

Elle venait de fermer les fenêtres, s'apprêtant à les rejoindre en compagnie de Spanò, lorsque la lieutenantante Marta Bonazzoli se matérialisa au centre de la pièce.

— Chef, je sais que ça ne va pas te plaire, mais je crains que tu ne doives venir répondre au téléphone. Il y a une nana affolée qui prétend avoir une information capitale à te communiquer. Et elle ne veut parler qu'à toi, sinon, elle raccroche.

Vanina soupira. Il arrivait de plus en plus souvent que les gens insistent pour s'adresser directement à elle. Il va sans dire que c'était la faute des médias, qui avaient fait un usage intensif de son image et de son nom, et ne se privaient pas – ce qui la consternait – d'évoquer son passé. Palerme. Son père, le lieutenant Giovanni Guarrasi, abattu vingt-cinq ans plus tôt sous ses yeux par un commando de Cosa Nostra. Ses années passées à l'antimafia. Paolo Malfitano, le juge de la direction d'enquêtes contre la mafia, son compagnon de l'époque, qu'elle avait sauvé quatre ans auparavant d'un autre attentat mafieux, à coups de calibre 9 cette fois-là. Une prose boursoufflée sous laquelle elle ne pouvait s'empêcher de déceler une bonne couche de pommade et qui décrivait la commissaire Giovanna Guarrasi comme la *défenderesse d'une justice sans concession*. Une sorte de shérif à la sauce sicilienne.

— Quelle plaie! grommela-t-elle.

Dans la pièce mitoyenne, les brigadiers Fragapane et Nunnari étaient penchés sur le bureau de la lieutenantante Bonazzoli, les yeux rivés sur le téléphone.

Vanina les repoussa d'un geste et prit place sur la chaise ergonomique de Marta. Elle posa ses genoux sur les supports prévus à cet effet, comme elle l'avait vue faire, et le siège s'inclina immédiatement vers l'avant.

— Guarrasi, s'annonça-t-elle, en appuyant sur le bouton du haut-parleur.

— Bonjour, commissaire. (*Pause.*) Pardonnez-moi, il s'agit d'une chose extrêmement grave et je tenais à ce que vous l'entendiez de vos propres oreilles.

C'était une petite voix, féminine, mais probablement maquillée.

— À qui ai-je l'honneur?

— Je ne peux pas vous le dire. (*Nouvelle pause.*) Commissaire Guarrasi, vous devez m'écouter : je suis sûre qu'une jeune femme a été tuée la nuit dernière.

Un petit groupe se forma autour du bureau. La commissaire chercha le regard de Spanò, qui fronçait les sourcils.

— Et où se serait produit cet assassinat?

— Dans une maison, via Villini a Mare.

— Vous dites que vous en êtes sûre, avez-vous été témoin de l'événement?

— Non, répondit la femme d'une voix fébrile et de plus en plus étouffée. Je n'en ai pas été témoin ! On m'a éloignée avant que... Je ne peux pas vous en dire plus. Je vous en prie, allez voir ce qui s'est passé. Je suis certaine de ne pas me tromper. C'est au numéro 158.

Vanina ouvrit la bouche pour répondre mais le *clic* à l'autre bout du fil lui coupa le sifflet.

Tous se regardèrent en silence l'espace de quelques secondes.

— Ça m'a tout l'air d'être des conneries, commenta Fragapane.

— Est-ce que, par hasard, l'appel est passé par le standard ? s'enquit la commissaire auprès du brigadier Nunnari.

Spanò anticipa la réponse par une moue qui semblait indiquer que l'hypothèse lui paraissait peu probable.

— Non, chef, je me suis empressé de vérifier. Il s'agissait d'un appel direct, l'informa Nunnari.

— Donc, pour en savoir plus, il faut interroger l'opérateur téléphonique. Par acquit de conscience, assurons-nous aussi que le 113 n'a reçu aucun signalement dans le secteur. Tapages, déplacements suspects, bruits qui pourraient s'apparenter à des coups de feu... Bref, le répertoire habituel, conclut Vanina en se tournant vers le brigadier, qui opina du chef et se dirigea illico vers la porte.

Elle déplaça ses genoux, qui commençaient à lui faire mal, et le siège ergonomique s'inclina encore davantage. Alors, elle appuya ses coudes sur le bureau de Marta pour éviter de se retrouver le nez dans le gobelet en carton que la lieutenant avait laissé là. Un breuvage brunâtre qui dégageait une odeur de foin mêlé de camomille, avec des senteurs d'eucalyptus, digne d'une station thermale du Sud-Tyrol.

— Et un bon café, Marta, jamais tu y penses? lâcha-t-elle en se relevant.

La jeune femme haussa les épaules, sans répondre. Qu'il y eut un gouffre infranchissable entre elle et la commissaire en matière de nourriture et de boisson était désormais un fait établi.

— Pardon, chef, intervint Fragapane, avec tout le respect que je vous dois, je pense vraiment que cet appel...

— Oui, Fragapane, je sais ce que tu penses, l'interrompit Vanina, mais quand bien même ce serait le cas, nous ne pouvons nous permettre de faire l'impasse sur les vérifications d'usage.

Le brigadier acquiesça. Il chercha le regard de Spanò, dont il partageait le bureau et l'ancienneté au sein du service, et qui jouissait de la confiance notoire et absolue de la cheffe.

Le capitaine était plongé dans ses pensées. Le coup de fil ne l'avait clairement pas convaincu non plus, mais il

y avait quelque chose dans la voix de cette femme qui le titillait. Était-ce le ton affolé qu'elle avait pris lorsque la commissaire Guarrasi s'était montrée pressante, ou bien son assurance lorsqu'elle lui avait indiqué l'adresse? Quoi qu'il en soit, impossible de rester indifférent.

— Je vais aller y jeter un coup d'œil, commissaire, proposa-t-il.

— Mais bien sûr! lui répondit Vanina d'un air narquois. Et moi, je reste à moisir ici? On y va ensemble, vous et moi. Cette histoire m'intrigue.

Elle se tourna vers Bonazzoli, qui s'efforçait d'ingurgiter la dernière gorgée de son infusion, probablement froide à présent et d'autant plus infecte.

— Marta, viens avec nous, ça te changera les idées, tu m'as l'air un peu maussade ce matin.

— Maussade, moi? objecta Marta.

Le regard de la commissaire, à mi-chemin entre la bienveillance et l'ironie, coupa court à toute demande d'explication supplémentaire.

La circulation sur le front de mer était fluide comme elle peut l'être à neuf heures et demie, un jour de semaine, à la fin de l'automne, lorsque les Catanais ont totalement renoncé à gagner les falaises. Les établissements balnéaires, à quelques exceptions près, avaient fermé leurs portes. La piste cyclable, quasiment déserte, se trouvait envahie à chaque ralentissement par les scooters. Sur la promenade, quelques accros au running, en tenue de marathoniens, défiaient le soleil de novembre dont l'indice UV, en cette matinée dégagée, était digne d'une fin juillet. Seuls les bars semblaient n'avoir subi aucune baisse de fréquentation et affichaient encore une belle clientèle.

La voiture de service avançait rapidement, avec Marta au volant. Assise à l'avant, le coude appuyé contre la vitre, la cigarette éteinte au coin des lèvres et le briquet à la main,

Vanina observait l'alignement des villas construites sur la falaise au nord du port d'Ognina, dans le quartier indiqué par la femme au téléphone.

Ils s'engagèrent dans la via Villini a Mare et roulèrent au pas jusqu'au numéro 158 : un pavillon ordinaire, en retrait de la falaise.

Vanina et Spanò mirent pied à terre, tandis que Marta garait le véhicule près du mur d'enceinte, bas et surmonté d'une clôture envahie de plantes grimpantes, dont le feuillage virait déjà au roux. Derrière un portail en fer-blanc, s'ouvrait un chemin de terre qu'un jardinet en friche séparait en deux et qui menait à une bâtisse à deux étages, apparemment en bon état.

Spanò se dirigea vers l'interphone situé près du portail et tenta de sonner.

— Capitaine, je doute fort que vous obteniez une réponse, annonça Vanina en se penchant du côté du muret dépourvu de clôture.

On aurait dit une résidence d'été fermée. L'état du jardin, mal entretenu mais pas en friche, les volets clos mais en bon état, le portail non repeint récemment mais pas écaillé pour autant : tout laissait supposer qu'il s'agissait d'une villa inoccupée depuis quelques mois seulement.

Spanò s'approcha, le téléphone collé à l'oreille.

— Ils n'ont reçu aucun signalement au 113, précisa-t-il en clôturant l'appel.

Vanina hocha la tête, le regard fixé sur l'allée.

— Chef, pour le coup, on pourrait penser que Fragapane n'avait pas tort. C'est vrai : la maison est fermée et qui sait ce qu'on pourrait trouver à l'intérieur ? Pourquoi pas une fille morte, mais...

— Il a plu hier soir à Catane ? l'interrompit la commissaire, sans détourner les yeux et tirant sur la cigarette qu'elle s'était empressée d'allumer à sa descente de voiture.

Santo Stefano, le village sur les pentes de l'Etna où elle résidait, avait essuyé la veille au soir un véritable déluge. Mais les conditions climatiques variaient fréquemment d'une commune à l'autre. À cause de – ou grâce à, selon les points de vue – la *mntagna*.

— Oui, il a également plu ici, en bord de mer, répondit Bonazzoli, perchée sur le muret attenant et regardant dans la même direction.

— Donc, selon toute logique, ces traces de pneus sur le chemin datent d'aujourd'hui, déclara la commissaire, indiquant la partie de l'allée où les empreintes étaient visibles.

— Ou de la nuit dernière, ajouta Marta.

Spanò se pencha pour observer l'endroit désigné par la commissaire. Les traces étaient relativement nettes, signe qu'elles avaient été laissées sur un sol humide. Et qu'elles étaient postérieures à l'averse de la veille qui, autrement, les aurait effacées.

— Les enfants, il est urgent de faire une vérification en bonne et due forme. Essayons de savoir à qui appartient cette bicoque, annonça Vanina, descendant de la brique branlante sur laquelle elle était juchée.

C'était une intuition, une simple intuition. Une sorte de préoccupation qui l'assaillait chaque fois qu'un détail ne la convainquait pas ou, comme disait Spanò, lorsque la *mort rôdait dans les parages*. Ce n'était peut-être qu'une impression. À moins que ce ne soit un excès de zèle ou, pire encore, la surréflexion d'une accro en manque d'enquêtes qui n'arrivait pas encore à prendre conscience qu'une nouvelle affaire venait de lui tomber sur les bras. Pour l'heure, Vanina ne se posait pas la question. Mais quelque chose lui disait que l'appel de ce matin était tout sauf un canular. Et désormais elle voulait en avoir le cœur net.

La journée avait pris une bonne tournure.

3

À vue de nez, la valise se trouvait encastrée entre deux rochers, dans un lieu difficilement accessible. Manfredi avait eu toutes les peines du monde à dissuader Sante d'aller se rompre le cou en s'improvisant détective, mû par une obsession que le médecin considérait comme une absurdité monumentale.

— Tu ne comprends pas, insistait le journaliste, ça pourrait faire un scoop. Ça fonctionne comme ça dans mon métier : avec un peu de chance, un acte dont tu es l'unique témoin peut marquer un tournant dans ta carrière.

Il le lui avait entendu clamer mille fois alors qu'il s'apprêtait à s'engager, tel un limier, sur une piste susceptible de lui faire découvrir qui sait quoi ou de débusquer qui sait quelle association de malfaiteurs. Pour finalement se faire doubler par un confrère qui, probablement depuis chez lui, avait reçu des informations capitales n'attendant que d'être divulguées d'une manière plus politiquement correcte.

Mais Tammaro ne lâchait rien et, au fond, c'était la raison pour laquelle Manfredi l'admirait.

À vrai dire, Sante avait publié quelques articles intéressants sur son journal en ligne *La Cronaca*. Intéressants et dérangement. Dénués de toute influence extérieure, assurait-il. En totale indépendance. Ce qui, au lieu d'avoir été un moteur pour sa carrière, l'avait inévitablement freinée.

— Sans compter qu'il est pour le moins étrange qu'il soit allé déposer cette valise là-bas. On fait mieux en matière de

cachette, méditait tout haut Sante, accoudé à la balustrade de la terrasse qui dominait l'appartement de Manfredi – une immense surface construite sur le modèle d'un pont de navire, avec vue sur les *faraglioni*¹ d'Acì Trezza.

— Si tu veux mon avis, le plus étrange, c'est qu'au lieu de profiter de mon seul jour de congé de la semaine, je passe la matinée dans cette atmosphère humide, confronté à ton imagination sans bornes, répondit Manfredi.

Mais Tammaro faisait la sourde oreille. Il aspirait les dernières bouffées d'une cigarette.

— Le seul que je puisse contacter, c'est mon camarade, le capitaine Carmelo Spanò. Ce type a des antennes : si quelque chose cloche, il s'en rend compte tout de suite. Et il ne me taxe pas de cinglé quand je le sollicite, conclut-il en lançant un regard torve à son ami, qui avait étendu ses jambes sur l'un des fauteuils, privé de coussins, ayant survécu au déblayage automnal de la terrasse.

— Tu sais quoi, Sante ? Fais comme tu le sens. De toute façon, le pire qui puisse arriver, c'est que tu te retrouves avec une valise en piteux état, dont un citoyen peu enclin au recyclage a décidé de se débarrasser de façon peu orthodoxe. Il ne viendrait à l'esprit de personne de la récupérer pour y trouver un truc intéressant.

— Mouais.

— Bon, on peut déjeuner, maintenant ? demanda Manfredi en s'extirpant du fauteuil, ankylosé comme un nonagénaire arthritique.

Le journaliste jeta son mégot par-dessus la rambarde et se fendit enfin d'un sourire.

— Brioche et café, au minimum.

Les locaux du commissariat s'étaient repeuplés. Un groupe d'hommes se tenait devant le bureau du directeur.

1. Îlots rocheux.

Les traits tirés mais avec la satisfaction du travail accompli, ils savouraient des éloges bien mérités.

Tito Macchia, appuyé au chambranle de la porte, en barrait l'entrée de son imposante stature.

— Guarrasi, d'où viens-tu? tonna-t-il en la voyant débarquer, talonnée par Bonazzoli.

Il se détacha de la porte pour aller à sa rencontre.

— Félicitations, les gars, lança Vanina aux trois policiers qui la saluaient – un brigadier, un assistant et un capitaine de l'anticriminalité organisée, qui la remercièrent à l'unisson.

Elle entra dans son bureau, suivie du Grand Chef et de Marta.

Comme à l'accoutumée, Macchia alla s'installer à son poste de travail, s'abandonnant de tout son poids sur le fauteuil qui conservait ses empreintes.

— C'est une réelle satisfaction pour ces gars, commenta-t-il. Et pour celui qui a dirigé l'enquête, bien entendu, ajouta-t-il avec suffisance.

— Tu es vexé parce que je ne t'ai pas félicité aussi? plaisanta Vanina.

— Penses-tu! Mais j'aurais préféré que ce soit moi qui te félicite.

La commissaire saisit l'allusion au vol mais ne pipa mot.

Tito ne perdait jamais l'occasion d'essayer de l'attirer à nouveau dans cet univers dont elle avait désormais décidé de se tenir éloignée.

C'est vrai qu'ils n'étaient pas peu fiers, les gars. Gonflés à bloc comme lorsqu'un objectif important était atteint et qu'un paquet d'ordures – humainement et matériellement parlant – se trouvait neutralisé. Un sentiment qu'elle connaissait bien, pour l'avoir éprouvé à maintes reprises. Vanina avait vécu cette exaltation durant six ans. Plongée jusqu'au cou dans la fange la plus abjecte et bossant nuit

et jour pour tâcher d'en venir à bout. Jusqu'au moment où elle avait eu peur de s'y noyer. Et fuir avait été sa seule planche de salut.

Marta profita de cette discussion pour s'éclipser.

Macchia la suivit du regard, grattant son épaisse barbe noire, le cigare éteint entre les lèvres. Il soupira et secoua la tête.

— Bah! Va comprendre...

Depuis que Vanina avait découvert leur relation en les surprenant sur une plage en pleine escapade romantique, Marta n'était plus la même. Au début, la commissaire s'était bien gardée de révéler sa présence, puis elle s'était laissée aller à quelques plaisanteries, qui avaient donné lieu à deux réactions diamétralement opposées. Tito n'avait pas tardé à réagir, montrant qu'il n'avait pas l'intention de dissimuler l'affaire. Quant à Marta, elle avait feint de ne pas comprendre et s'était refermée comme une huître, esquivant soigneusement le sujet.

Le rapport de confiance que la jeune femme avait instauré dès le départ avec la commissaire Guarrasi, et en vertu duquel elle était la seule à la tutoyer, s'était altéré, quoique de manière unilatérale. De même que sa relation avec Tito connaissait, depuis, quelques tensions.

Assise sur un petit siège à roulettes qu'elle avait ramené près de celui de son supérieur, Vanina évita tout nouveau commentaire. Au fond, elle était reconnaissante à Marta de s'être retirée, ce qui avait sans doute suffisamment agacé Macchia pour couper court à sa tirade.

— Tu voulais savoir d'où je venais? lui remémora-t-elle, profitant de sa distraction.

Macchia reprit ses esprits, tout ouïe.

Vanina évoqua le coup de fil anonyme et l'inspection qui avait suivi.

— Quatre traces de pneus ne veulent rien dire, Vanina, objecta Tito.

— Tu as raison, elles ne veulent peut-être rien dire. Mais leur absence aurait été pire encore.

Macchia plissa le front d'un air interrogatif. Lorsque la commissaire Guarrasi se fendait de paroles sibyllines, cela signifiait que son esprit vagabondait déjà vers des horizons qui, l'air de rien, se révélaient quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent synonymes de désagréments.

— Réfléchis : une femme appelle sur notre ligne directe et demande à me parler. Elle me chante que, la nuit dernière, une fille a été tuée. Elle semble nerveuse, pour ne pas dire paniquée. Elle me file une adresse précise : un pavillon en bord de mer qui, à première vue, semble fermé depuis des mois. Si ce n'était la présence de traces de pneus qui, compte tenu des conditions météo actuelles, ne peuvent remonter qu'à la nuit dernière. Tu vas sans doute me dire que c'est une coïncidence, mais tu sais bien...

— Tu n'y crois pas toi-même, aux coïncidences, jusqu'à ce que tu arrives à prouver qu'il ne s'agit pas d'autre chose.

— Ce qui arrive rarement, souligna Vanina.

Le brigadier Fragapane frappa à la porte, restée ouverte, et fit son entrée dans le bureau de la commissaire.

— Chef, j'ai effectué les recherches sur la villa. Ça m'a pris cinq minutes !

— Et ces cinq minutes ont abouti à quel résultat ? demanda la commissaire.

Le policier parcourut fébrilement le contenu d'une feuille tirée du dossier d'investigation, qu'il avait émaillée de surlignages au Stabilo comme pour un devoir scolaire.

— La maison appartient à Armando Alicuti, mais elle est louée depuis deux ans à Lorenza Iannino, née le 13 février 1990 à Syracuse, où elle réside toujours.

Macchia lissa sa barbe.

— Alicuti... J'ai déjà entendu ce nom, mais je ne me souviens plus dans quelles circonstances.

— Essayons de retrouver cette Iannino, suggéra Vanina.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/@editions_archipel)

Achévé de numériser
par Atlant'Communication